

## La Traumatographie Hustonienne : De La Douleur Des Maux A La Couleur Des Mots

### Hustonian Traumatography: From The Pain Of Evils To The Color Of Words

Date de réception : 26/04/2019 ; Date d'acceptation : 14/10/2020

#### Résumé

Une enfance traumatisante est pour certains, l'occasion de saisir sa plume pour esquisser ses douleurs sur le blanc de la page et diluer la pesanteur des maux dans l'océan des mots. Le pouvoir cathartique de l'écriture permet de sublimer la blessure originelle et de renaître de ses cendres. La naissance d'une vocation littéraire est souvent le fruit d'une démarche résiliente, comme si le fait de créer un objet de substitution, une œuvre, en l'occurrence, colmatait la brèche.

Cet article se penche sur la problématique de l'écriture du traumatisme chez Nancy Huston et la mise en place de certaines stratégies de dépassement à travers les effets de miroir du texte littéraire, d'une scénographie des jeux de masques et de dédoublement pour se libérer du poids d'un passé contraignant. L'acte scripturaire en faisant inscrire le trauma dans l'espace de l'imaginaire littéraire, réalise cette euphorie d'invention de soi, du monde et de l'art.

**Mots clés** : exil, abandon, maladie, traumatisme, résilience.

**Assia Birak** <sup>1\*</sup>

**Tayeb Bouderbala** <sup>2</sup>

1 Université Frères  
Mentouri Constantine 1,  
Algérie.

2 Université Batna 1,  
Algérie.

#### Abstract

A traumatic childhood is for some the opportunity to use his pen and sketch his pains on the page, for diluting the weight of the evils in the ocean of words. The cathartic power of writing makes it possible to sublimate the original wound and to reborn from its ashes. The birth of a literary vocation is often the fruit of a resilient process, as if creating an object of substitution, a work, in this case, clogged the gap.

This article looks at the issue of writing the trauma at Nancy Huston and the implementation of some strategies of surpassing through the mirror effects of the literary text, a set of masks games and splitting to free themselves the weight of a binding past. The scriptural act, by having the trauma inscribed in the space of the literary imagination, realizes this euphoria of self-invention, of the world and of art.

**Keywords**: exile, abandonment, illness, trauma, resilience.

#### ملخص

إن بعض الأفراد يلجؤون إلى الكتابة باعتبارها أداة للتخلص من الآلام الناتجة عن معاناة طفولة أليمة ومأسوية. من هذا المنطلق، يعمدون إلى تجاوز الجرح البدني عن طريق التسامي والتطلع إلى آفاق إبداعية مؤسسة لتحولات وجودية حاسمة، ذلك أن الكتابة تسهم إلى حد كبير في حشد طاقات المقاومة وتحقيق تجاوز الوضعيات السلبية المعيقة للتفتق والارتواء. وعليه، فإن الإبداع الأدبي يشكل انتصارا على العوائق والمثبطات وتشكيلا جديدا للهوية المتطلعة إلى الوعي الحقيقي بالذات والعالم. إن الأدب شجرة تتغذى من المحن والإحباطات والنكسات.

يسعى هذا المقال لبلورة وتحليل تجربة مأسوية عبرت عنها إبداعات الكاتبة الكندية نانسي هيوستن التي اختارت موقعها داخل فضاء الاغتراب بفرنسا لتطرح إشكاليات الاغتراب الثقافي والحضاري ومرآيا الهوية المأزومة.

**الكلمات المفتاحية**: المنفى ، الهجرة ، المرض ، الصدمة ، المرونة.

\* Auteur correspondant : [a.birak@univ-constatine3.dz](mailto:a.birak@univ-constatine3.dz)

## INTRODUCTION :

L'écriture du trauma chez certains auteurs s'avère inéluctable, vue la nécessité de *faire bouger* [1] la scène traumatique à l'intérieur d'eux. Ce fameux choc émotionnel met en péril l'équilibre psychique de la personne qui, à travers les réminiscences et les flashbacks qui s'imposent à elle, refoule la scène traumatique vécue.

Ainsi, pour passer de l'événement traumatique à l'acte scripturaire, il faut du temps. Parfois, même des années pour oser écrire parce que le sujet est assailli de doutes, de honte et de culpabilité et refoule son trauma. Comme l'explique la psychanalyste Régine Waintrater, le trauma « *a ceci de paradoxal qu'il interrompt l'activité psychique, tout en forçant l'esprit à le reprendre, pour remettre de la pensée là où elle a fait défaut* » [2]. Dans ces circonstances, l'écriture de l'événement traumatique est une étape paradoxale puisqu'elle exhause de la même manière l'envie de dire et le désir d'oublier.

Notre propos dans cet article est de suivre le cheminement qui libère de l'état traumatique à travers les maux transformés par ces écrivains en mots. Cet article s'articule de ce fait, autour de l'écriture du trauma et le processus qui engendre sa libération dans le corps textuel en prenant comme point d'appui l'œuvre de Nancy Huston. Il s'agit de voir comment survivre au malheur quand l'enfance a été le théâtre de situations traumatisantes?

## **1- NOSOGRAPHIE DU TRAUMA HUSTONIEN**

Nancy Huston, féministe engagée, mène une carrière enviable à la fois comme essayiste et romancière. Née le 16 septembre 1953 à Calgary en Alberta au Canada, elle connaît une enfance tourmentée : parents divorcés, vie familiale instable, nombreux déménagements de sa famille, divorce de ses parents et abandon de sa mère lorsque elle avait six ans. Ainsi, pour mener cette thématique du trauma de Huston, nous nous pencherons sur les traumatismes fondateurs de l'œuvre de l'écrivaine, sachant que le parcours de sa vie recèle trois événements marquants ayant pu causer des traumatismes : le départ de sa mère, dans ses premières années d'enfance, son exil en France, au début de sa vie adulte, et ses longs mois de maladie.

Étiologiquement, le terme grec «trauma» signifie «blessure». Il a longtemps été d'usage pour désigner des blessures physiques; c'est notamment avec le psychanalyste Sigmund Freud qu'il signifiera blessure psychique, mais il est encore utilisé en médecine dans un sens ou dans l'autre, de pair avec «traumatisme».

En effet, médicalement parlant, un trauma est une lésion physique produite par un agent extérieur. Or, il n'est pas rare non plus d'entendre le terme de « traumatisme » dans les établissements médicaux lorsqu'il s'agit de décrire un dommage causé à la structure ou au fonctionnement du corps (brûlures, fractures, contusions, traumatismes crâniens) ou de blessures morales (traumatismes psychiques). Si les termes « trauma » et « traumatisme » sont synonymes dans le milieu médical, il n'en va pas de même en psychanalyse.

Jacqueline Rousseau Dujardin, établit la distinction suivante: « *On pourrait donc admettre une distinction: traumatisme s'applique à l'événement extérieur qui frappe le sujet, trauma à l'effet produit par cet événement chez le sujet, et plus spécifiquement dans le domaine psychique.* »[3]

De même, le professeur Louis Crocq définit le trauma « *comme un phénomène psychologique d'effraction des défenses psychiques, y compris la défense qui consiste à attribuer un sens à l'événement* » [4]. Le traumatisme est donc le choc violent et soudain qui frappe l'organisme. Le trauma est l'effet psychique de l'événement traumatique, sa résonance sur le moi.

Dans la vie du traumatisé, le souvenir resté longtemps à l'état **latent** déclenche une nécessité de se dire. Ainsi, pour le sujet en proie au trauma, la venue à l'écriture s'avère comme une solution de continuité: « *Ce que l'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire* » [5], d'après Jacques Derrida. Confronté à une double impossibilité de lier et d'oublier l'événement traumatique, l'écriture vient à titre de secours, en vertu du travail de liaison psychique et de secondarisations qu'elle requiert. L'activité scripturaire s'avère propice en effet, sinon à un dénouement, du moins à un relâchement des liens qui fixent le sujet à son expérience traumatique et ses effets de réel.

Le rôle performatif de l'écriture permet au sujet d'agir sur sa propre vie en se servant de diverses stratégies textuelles pour contrôler à nouveau l'événement qui l'a perturbé. L'impulsion à écrire son trauma provient en fait des émotions que l'on garde au plus profond de soi après un fait tragique et douloureux, à savoir la peur, le doute, l'insécurité, l'incertitude et la souffrance. Toutes ces sensations conduisent un jour un individu à prendre la plume et à enclencher le processus de création

Si l'on se penche sur l'étude de l'œuvre de Nancy Huston, elle peut apparaître comme un véritable théâtre de la douleur, une douleur générée par une multitude de traumatismes ayant affecté sa vie. Si le terme douleur n'est pas fréquemment utilisé par l'écrivaine, il reste qu'un climat de souffrance imprégnant tout son œuvre. Dès lors, se laisse goûter à travers les pages de la berrichonne le fiel d'une nuée de traumatismes qui tendent leurs racines à un passé lointain et qui se prolongent jusqu'à à un présent récent.

### **a) Une blessure d'enfance indélébile**

L'enfance est la source d'inspiration par excellence pour grand nombre d'écrivains. Elle est aussi le moteur de l'écriture. Certaines personnes, ayant vécu dans des contextes familiaux marqués par des conflits relationnels graves dans l'enfance et éventuellement les violences intrafamiliales, éprouvent le besoin impératif d'écrire leur

histoire et de la publier afin de conjurer cette douleur et colmater les brèches creusées par le fracas de leur enfance. Ces écrivains racontent leurs traumatismes en laissant resurgir à la surface les cicatrices encore visibles de l'enfance, leurs écrits témoignent avant tout des souffrances endiguées et des ressources qui ont permis à l'adulte de renaitre à la vie, tel le Phénix qui renait toujours de ses cendres.

La lecture de l'œuvre Hustonienne ne laisse pas indifférent et suscite en soi la compassion à l'égard d'un enfant violenté par les vicissitudes de la vie. Elle retrace le drame d'une enfance malheureuse qui l'a tant guettée, mais qui fut une source inépuisable pour sa création littéraire:

*« L'enfance m'intéresse, et elle m'inspire, confie-t-elle. On écrit à partir de ce qui nous a constitués, de ces choses qui sont à la fois notre source et notre blessure. Certains refoulent l'enfant qu'ils ont été, comme s'ils avaient peur d'être réduits à cette position de faiblesse. Une certaine littérature européenne contemporaine manifeste même une haine de l'enfance. » [6]*

Mais pourquoi écrire son enfance ? Pourquoi cet attachement obsessionnel pour cette période qui devrait être la partie la plus agréable de sa vie, âge d'insouciance, d'ingénuité et des vers paradis enfantins ?

Analyser ces questions, tenter d'y répondre, nous confronte avant tout à cette image d'un petit corps que le moindre choc peut briser, qu'un simple microbe met en péril, des muscles, des cartilages, des muqueuses qui sont de lait pour ainsi dire et qui ne croissent, ne se fortifient que grâce à un entourage bienveillant de soins, de circonstances favorables et d'influences protectrices. Mais, qu'arrive-t-il à cet enfant s'il est violemment arraché à ce cocon aussi douillet, et à cette figure si particulière, qu'est celle de sa mère ? Car, il est dit que: *« Perdre sa mère à six ans, c'est devenir celui qui n'a plus de mère et se transforme en « enfant-moins ». C'est un risque psycho-affectif, un trouble de l'identité. » [7]*

En se référant à l'œuvre de l'auteure, l'abandon de la mère fut le premier traumatisme qui a stigmatisé l'âme de la petite berrichonne. En effet, sa mère a quitté le noyau familial puis le pays alors que Nancy n'avait que six ans. *« Mais quand j'ai eu six ans, mes parents ont divorcé. Ma mère est partie (elle a longtemps vécu à l'étranger: d'abord les U.S.A., ensuite l'Espagne, l'Angleterre) et mon père a épousé une Allemande. » [8].* L'identité de cette dernière se voit dès lors altérée par ce traumatisme

d'abandon, car les racines d'un enfant sont d'abord ancrées dans la présence rassurante de celle qui l'a mis au monde.

Dans la vie de Nancy Huston, le drame de l'abandon prend sens dans toutes ses acceptions. Abandonner un pays pour un autre, un foyer pour un autre, des amis pour d'autres, la chaleur d'un nid familial pour un autre, c'est ce qui condamne à une transhumance pathétique. Tentant de remédier à son mal, Huston ne cesse de reproduire dans ses écrits les échos d'une enfance martyrisée. Ses parents se sont installés, en 1968, aux Etats-Unis, dans le New Hampshire plus exactement. Pendant les neuf ans qu'a duré leur mariage, ils ont déménagé dix-huit fois: cette instabilité représentait l'une des raisons du divorce et imposait aux trois enfants Huston de douloureuses épreuves d'intégration dans leurs milieux scolaires:

*« À l'école, les enfants Huston étaient toujours les nouveaux. Nous faisons des efforts acharnés pour nous intégrer, nous faire des amis, grimper sur l'échelle de ce que nous appelions, mon frère et moi, la popularité – et puis, une fois de plus, il fallait s'arracher, faire table rase; notre père avait trouvé un emploi dans un autre quartier, une autre ville, et tout était à recommencer. » [9]*

Après le divorce des parents Huston, le père va épouser une allemande catholique. Raison pour laquelle la petite Nancy va être snobée par les filles de son quartier, car être catholique était mal vu dans cette petite ville trop protestante et conservatrice. Pire encore, être l'enfant de parents divorcés.

L'enfance de Nancy Huston ne semble pas connaître d'harmonie et de paix. A cette époque la religion faisait belle partie de sa vie. Nancy se trouve confrontée à un pêle-mêle religieux, une religion aussi hybride que sa famille. Son grand-père paternel était pasteur, sa tante, était missionnaire au Népal, et ces deux aspects pesaient lourdement sur son père. Sa mère était protestante elle aussi. Mécréante, depuis longtemps, elle avait été élevée dans une secte différente de celle de son père. Quand ils se sont mariés, ils ont fait une sorte de compromis : la cérémonie a eu lieu dans une église unitarienne, libérale et moderniste; c'est là que, au fil des années, les trois enfants de la famille Huston ont été baptisés. Après la séparation de ses parents, son père a épousé une catholique: re-baptême des trois enfants, cette fois à l'Eglise anglicane.

Tout semble être réuni pour une enfance aussi dramatique d'un enfant qui s'apprête à sortir de son cocon pour vivre le bonheur, subséquemment le malheur s'acharne sur son destin pour y déposer sa cruauté. Ce saccage de l'enfance laissera des traces indélébiles dans cette mémoire meurtrie. C'est ainsi, que Nancy Huston se réfugie dans l'imaginaire littéraire en tant que veine inépuisable de régénération et réédification d'une personne émietée, afin de compenser ce manque et le transcender dans la créativité. D'où l'adoption de différentes stratégies, conscientes et inconscientes pour enfanter le nouveau monde et renaitre à la vie, à la vraie vie:

*«Le lien que j'avais, petite, avec ma mère était un lien d'absence, exclusivement nourri d'imaginaire et d'évocations à travers ses lettres et ses mots», expliquait-elle, C'est pour cela que je suis devenue écrivain, parce qu'il y avait dans ma vie quelque chose d'incompréhensible qui requérait un immense et perpétuel effort d'imagination pour tenter de le comprendre. » [10]*

#### **b) –L'exil, ou la douleur de l'ablation**

Malgré le sourire permanent qui s'affiche sur le visage de Nancy Huston, et en dépit de ses déclarations de son exil volontaire et doré, son écriture laisse se lire en filigrane une écriture de la douleur, une douleur de la séparation, et comment ne pas sentir cette douleur aigue de la coupure du cordon ombilical avec son pays natal et le monde des origines. Car l'exil est un choix déchirant, traumatisant qui ne va pas sans heurt :

*« L'expérience de l'exil nous permet de comprendre à quel point l'exigence est un facteur de protection. Pratiquement toutes les enquêtes prouvent que tout migrant devient anxieux. Ses racines sont coupées. Il respire une atmosphère langagière qu'il ne comprend pas. À la moindre rencontre, il est désemparé car il ne comprend ni les mots ni les gestes qui lui permettraient de se situer. Et surtout, il est séparé de ses proches. Presque tous ses liens sont déchirés. » [11]*

L'exil est vécu comme un tourment qui draine dans son sillon des variations infinies de pulsions et de sensations. Il met l'exilé dans un état de

déchirement; il influence sa psychologie et la met dans un état d'instabilité et de déracinement intérieur. De ce fait, il remet en question la construction identitaire perturbée par les questions liées aux appartenances. Ainsi, composer avec la distance, laisser les siens derrière soi et se procurer une place au sein de la société hôte devient une position intenable. Ces changements douloureux subis par l'exilé, éveillent toutes sortes de pulsions conflictuelles symptomatiques d'une situation de blocage et de crise aigüe qui secoue les assises les plus profondes de l'être. Shmuel Trigano affirme dans le *Temps de l'exil* que:

*«L'exil déracine le moi, dans le sens où il l'arrache à la terre à laquelle il tient de toutes ses fibres biologiques. Moment dramatique, à la pesanteur terrible dit-il, car jamais l'exilé ne pourra plus pousser de racines dans d'autres terroirs. Ses racines resteront à nu, exposées dans le vide, et d'une certaine façon, on pourrait dire qu'elles n'auront plus que le ciel où pousser désormais, ce vide où elles vont s'étendre cherchant à retoucher terre» [12]*

Son exil en France va également bouleverser sa vie et affecter profondément et douloureusement ses ancrages identitaires. En quittant son pays natal et en s'exilant en France, elle pense pouvoir instaurer un nouvel équilibre identitaire. Habitée au goût de l'abandon et de la déperdition, elle juge que le moment est venu pour qu'elle procède elle-même à cet abandon et pouvoir lâcher les rênes. Par ce geste Nancy tente de panser une blessure, toujours non cicatrisée et fonder de nouvelles projections identitaires.

*« [...] je me suis exilée parce que j'étais triste, et j'étais triste (du moins est-ce ainsi que je m'explique les choses maintenant) parce que ma mère m'a « abandonnée » quand j'avais six ans; c'est dès ce moment que transparait dans mon regard, d'après les photos, quelque chose de blessé et de mélancolique... Plus tard je me suis mise, moi, à abandonner les autres avec une régularité implacable : à l'âge de dix-sept ans, ma famille, deux ans plus tard, mon fiancé (savais-tu que j'ai failli me marier à*

*l'âge de dix-huit ans?), deux ans plus tard, mon compagnon... Mais cette fois-là, et sans le savoir (croyant qu'il s'agissait d'une lubie passagère : études à Paris), j'effectuais l'Abandon par excellence, un abandon si énorme qu'il allait me suffire pendant longtemps, peut-être le reste de ma vie : celui de mon pays et de ma langue maternelle. Revanche symbolique contre la mère qui inaugura la série? Toujours est-il que j'ai gardé les yeux tristes. » [13]*

L'exil ne va pas sans séquelles. L'exil est comme une maladie qui génère certains symptômes qui se gravent sur le visage de l'exilé et permettant de l'identifier. La tristesse et l'amertume de la séparation le rongent et cèdent place aux syndromes majeurs de l'exil, en l'occurrence, les yeux tristes. Et c'est cette phénoménologie de l'exil que Huston a essayé de théâtraliser, grâce à une écriture autobiographique qui a mis à nu les ressorts psychologiques profonds de l'être confronté aux affres de l'existence.

Il y en a de la tristesse dans le regard de Huston comme elle l'avoue précédemment, cela s'est incrusté comme une blessure indélébile suite à son trauma d'exil car, comme l'écrit Boris Cyrulnik, un trauma est irréversible. Le temps a fait son œuvre. La rupture est consommée:

*« Mais il faut être clair : il n'y a pas de réversibilité possible après un trauma, il y a une contrainte à la métamorphose. Une blessure précoce ou un grave choc émotionnel laissent une trace cérébrale et affective qui demeure enfouie sous la reprise du développement. Le tricot sera porteur d'une lacune ou d'un maillage particulier qui dévie la suite du maillot. Il peut redevenir beau et chaud, mais il sera différent. Le trouble est réparable, parfois même avantageusement, mais il n'est pas réversible. » [14]*

Un autre symptôme du trauma de l'exil est la désorientation. Chez Nancy Huston, elle transparait nettement dans *Nord perdu*, où l'écriture de ce dernier oscille entre les forces de l'orientation et de la désorientation, entre les forces

centrifuges et les forces centripètes. En effet, dans *Nord perdu*, Huston se livre à une frénésie dubitative cherchant à trouver son équilibre face à ce sentiment de perte occasionné par la perte de son nord. « *Mon pays c'était le Nord, le grand Nord, le nord vrai, fort et libre. Je l'ai trahi, et je l'ai perdu* » [15]. Elle poursuit, « *L'exil, c'est ça. Mutilation, censure, culpabilité* » [16], et « *En fait, nous sommes tous multiples(...) l'expatrié découvre de façon consciente (et parfois douloureuse) un certain nombre de réalités qui façonnent, le plus souvent à notre insu, la condition humaine.* » [17], le résultat de cette multiplicité, de ce dédoublement et de ces effets de miroir consacre une perte des points de repère.

Anglophone de l'Ouest du Canada, habitant la France et écrivant en français, montrant par ce choix ce que c'est que de « *vivre déraciné, expatrié, dans un malentendu identitaire permanent* » [18], mais elle n'est pas pour autant française, car elle n'est pas née en France et n'a jamais passé son enfance en ce pays : « *On peut conférer aux êtres d'origine étrangère la nationalité française, les naturaliser [...]. Ils ne seront jamais français parce que personne ne peut leur donner une enfance française* » [19]. Se sentant en quelque sorte expatriée de sa vie et hybride, elle a parfois le sentiment de vivre dans la peau, d'une personne étrangère, d'une fausse Nancy Huston. Elle est en porte à-faux vis-à-vis de soi, d'autrui et du monde. Elle est de nulle part, à cause de son désintégration et de ses désancrage:

*« [...] c'est effectivement comme ça que je me sens souvent, fausse, fausse comme les pépites d'or à Edmonton, et pas seulement pour la maigreur mais pour tout le reste : je suis une fausse française, une fausse canadienne, une fausse écrivaine, une fausse professeure d'anglais... » [20]*

C'est ainsi que l'exil lui donne cette sensation de fausseté, car elle n'est pas française de souche, ni canadienne, car elle avait renoncé à son pays natal de son plein gré. Ses pérégrinations entre le Nord et le Sud lui donnent le sentiment du vertige et de la perte.

### **c) –Les affres de la maladie**

En 1986, alors qu'elle est une jeune mère de famille dans la fleur de l'âge, les premiers signes d'une maladie neurologique font leur apparition. Pendant des mois, progressivement, son corps est envahi par des symptômes singuliers d'hypoesthésie que les plus grands spécialistes attribuent tout d'abord à des troubles psychiques puis, à une myélite aiguë. L'année suivante, après la guérison du corps, c'est l'esprit qui flanche à son tour.

Il semble que les traumatismes affectant la vie psychique de Huston émanent de la même source ou d'un effet secondaire du traumatisme originel :

*« Ma mère se sauve à l'autre bout du monde. Elle n'habitera plus jamais à moins de cinq cents kilomètres des trois enfants qu'elle a faits avec mon père, du moins tant qu'ils seront des enfants. Elle sauve sa peau. Ma myélite était-elle une dernière tentative désespérée pour la faire revenir? Un dernier appel à l'aide? » [21]*

Plusieurs années plus tard, dans *Âmes et corps*, Huston relie les racines de cette maladie neurologique à sa prise de conscience de l'exil. Elle confirmera ce rapport au traumatisme originel de l'enfance, enfance qu'elle abandonne derrière elle en s'exilant comme on l'a elle-même abandonnée. Dès lors son esprit se réveille en réaction à cette glaciation de ses racines:

*« Pour moi, cette maladie neurologique sera inextricablement liée à ma prise de conscience de l'exil. Je la vis comme une mise en garde : Tu as gelé tes racines, ta langue, ton enfance...Un romancier sans enfance ne peut rien faire de valable. Tu te trompes de chemin. » [22]*

C'est la dépression qui suivra sa myélite. Sa dépression coïncide en effet avec l'écriture d'un roman et un retour introspectif à l'enfance. Dans son *Journal de création* qu'elle écrit pour trouver un sens à ses deux maladies, elle commence à s'interroger sur le lien possible entre l'écriture de son roman *Trois fois septembre* et sa dépression :

*« Où s'arrête le corps et où commence l'esprit? La myélite avait-elle surgi à la faveur d'une prédisposition délirante, ou bien mon délire était-il une séquelle différée de la myélite? Et mon roman, dans tout cela? Était-il un symptôme parmi d'autres de la maladie... ou bien une étape de sa guérison. » [23]*

## **2) – LA GRAPHIE HUSTONIENNE, SOUFFRIR DANS LA PASSION**

Les études psychanalytiques assertent que le traumatisme est pour certaines personnes, le point d'un nouveau départ. Contraint à la métamorphose pour fuir la réalité trop douloureuse de l'épreuve, l'individu blessé se réfugie dans la créativité. Le besoin du traumatisé à combler le vide entre son monde intérieur et le monde extérieur le pousserait donc à exercer sa créativité dans différents domaines. L'exercice de sa créativité lui permettra de transfigurer le réel en œuvre d'art, la psychanalyse affirme, que cette créativité est un procédé de résilience vital :

*« La créativité est facilement considérée comme un don du ciel, un acte presque divin, un « psychisme-plus », surnaturel en quelque sorte : les hommes créateurs seraient proches des surhommes. C'est au contraire la perte, l'absence, le deuil qui contraignent le blessé à remplir ce vide par des représentations, sous peine d'éprouver l'angoisse de la mort, du rien, du zéro et de l'infini. [...] La créativité n'est pas une aptitude cérébrale ou moléculaire, puisqu'elle est totalement liée à l'histoire de la vie du blessé-créateur qui doit, pour se préserver, restaurer l'objet perdu, « se réconcilier avec la mort », disait Freud »*  
[24]

La résilience, terme, issu de la physique et désignant la capacité des matériaux à résister à de fortes pressions, est entrée dans le vocabulaire de la psychologie dans les années cinquante grâce aux Anglo-saxons, en particulier la psychologue Emily Werner et les psychiatres Normand Garmesy et Michael Rutter. Le docteur Werner dans ses recherches sur les enfants des rues de l'île de Kauaï, près d'Hawaii, constate que la plupart d'entre eux n'avaient pas connu un développement normal alors que quelques-uns ont résisté, réussissant à grandir, à exercer un métier et à fonder une famille. Dès lors, en accord avec les psychiatres Garmesy et Rutter, elle nomma résilience cette capacité à se relever à la suite d'un traumatisme.

Diversifiant ses horizons sur le traumatisme, la psychanalyse s'est intéressée aux individus, notamment les enfants, qui veulent souvent devenir des écrivains même avant l'apprentissage de l'écriture, soutenant de ce fait que l'expression

artistique adéquate, comme processus de réparation, est sans conteste le dessin pour les enfants et l'écriture pour les adultes :

*« Le crayon et la plume nous défendent bien mieux que l'activisme, la vengeance, l'isolement ou la régression. L'écriture rassemble en une seule activité le maximum de mécanismes de défense : l'intellectualisation, la rêverie, la rationalisation et la sublimation. Elle permet en même temps de s'affirmer, de s'identifier, de s'inscrire dans une lignée glorieuse, et surtout de se faire accepter tel qu'on est, avec sa blessure, car tout écrivain s'adresse au lecteur idéal »[25]*

Par la suite, Anna Freud avait remarqué l'importance des troubles de développement chez des enfants dont les parents étaient morts sous les bombardements et qu'elle avait recueillis à la nursery de Hampstead durant la deuxième guerre mondiale. Mais c'est avec les victimes de la Shoah qu'a commencé véritablement le travail clinique et scientifique d'évaluation des effets physiques et psychologiques des traumatismes. Depuis, de nombreux chercheurs se sont intéressés aux survivants de traumatismes et de maltraitance, questionnant les facteurs de résilience qui leur avaient permis de sortir indemnes de leur épreuve.

Dans *Un merveilleux malheur*, livre paru en 1999, Cyrulnik expose les fondements de la résilience et démontre comment ce processus se met en place, dès l'enfance. Le neuropsychiatre met en discussion le fait que beaucoup d'écrivains ayant subi un traumatisme dans l'enfance ont développé des forces créatrices qu'ils n'auraient pas pu développer autrement. Cyrulnik affirme que les traumatisés sont des personnes blessées, mais résistants, souffrants, mais des alchimistes quand il s'agit de transformer leur douleur en joie. Cette capacité de transformer le malheur en bonheur leur permet de défendre leur moi.

Ainsi, dans le monde d'un résilient confronté à un imbroglio de sentiments antagonistes, une partie du moi souffrant se nécrose tandis qu'une autre, mieux protégée, se bat pour le bonheur et reprend un nouveau développement après une agonie psychique.

Nancy Huston s'empare de l'écriture comme moyen de résilience pour s'échapper à son traumatisme. Ainsi, son écrit laisse émerger sur sa surface l'image

d'une résiliente ; le triomphe d'une grande blessée. « *L'oxymoron devient caractéristique d'une personnalité blessée, mais résistante, souffrante, mais heureuse d'espérer quand même.* » [26]

De son propre aveu, Huston affirme que l'abandon de sa mère est le trauma fondateur de son œuvre puisque c'est le vide impossible à combler laissé par son départ qui la contraint à écrire. Elle relie de ce fait le destin d'artiste à une sorte de surdétermination psychologique

*« On devient artiste parce que quelque chose manque. De toute façon, on ne devient pas artiste parce que tout va bien et que le monde est joli et qu'on est content. Les artistes deviennent artistes parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, parce qu'ils ont besoin de ça ou ils ont l'impression qu'ils vont mourir ou commettre un crime ou devenir fous. C'est un peu ça, les alternatives. » [27]*

A son tour Cyrulnik corrobore les dires de Huston en affirmant qu'un enfant blessé par l'abandon se réfugie dans la créativité « *Quand un enfant perd sa mère parce qu'elle l'abandonne, parce qu'elle meurt ou parce qu'elle disparaît, il se retrouve dans une situation de contrainte à la créativité* » [28], se métamorphoser est inéluctable pour fuir la réalité trop douloureuse de l'épreuve.

Pour Huston, l'écriture est l'expression artistique la plus adaptée, comme processus de réparation, elle est sa baguette magique lui permettant de transformer son malheur en bonheur. Clamer les vertus de l'écriture pour elle, se traduit par son geste de répandre à travers ses écrits l'idée que c'est l'écriture qui comble le vide occasionné par l'abandon de sa mère comme elle en fait l'aveu dans *Nord perdu* :

*« Brusquement, cela me frappe avec la force de l'évidence : si j'ai pu devenir romancière, c'est que j'ai été obligée d'apprendre très tôt à faire exister de façon convaincante, pour me rassurer sinon pour survivre, l'amour de celle qui est en principe l'emblème de la proximité et de la présence — mais qui dans mon cas était devenue lointaine, à jamais inaccessible. Et toutes les permutations subies, les multiples identités embrassées,*

*puis repoussées, les trois belles-filles, la prof, le modèle, l'intello féministe...tout cela n'était-il, en dernière analyse, que ma façon à moi de demander (différemment de Romain Gary mais néanmoins à l'instar de celui-ci) Comment ça maman? » [29]*

Huston fait de l'écriture une réponse aux interpellations des forces aliénantes de l'exil et un moyen de résistance contre l'anéantissement du moi. Son texte révèle une forte résilience qui lui permet de sublimer les contradictions de son passé et de composer avec la réalité douloureuse de sa vie en terre d'exil. L'écriture se retrouve alors investie d'une valeur thérapeutique et d'une force sublimatoire sans précédents ; par ses capacités de symbolisation, elle lui permet de transcender l'inquiétante étrangeté, mais surtout de composer avec son histoire de bâtarde et d'accepter son identité hybride. C'est aussi l'écriture qui, en définitive, la réconcilie avec l'exil en lui donnant un pays :

*« Ce qui s'est passé depuis, entre autres choses, c'est que j'ai accepté d'habiter cette « terre » qu'est l'écriture, une terre qui est par définition, pour chacun de ses nombreux habitants, une île déserte. Si je suis heureuse dans l'exil (dans toutes les acceptions du mot, métaphoriques et littérales), c'est parce qu'il donne une forme concrète à cette solitude qui est la condition de l'activité qui me tient le plus à cœur » [30]*

L'écriture en tant que moyen de résilience pour Huston, désigne sa capacité à surmonter les moments douloureux de son existence et à se développer, en dépit de l'adversité. Elle est de ce fait, sa force motrice et son alchimie lui permettant de transformer ses souffrances en volonté de vivre et en jubilation :

*« Changer en joies présentes les douleurs passées est sans doute l'une des meilleures définitions qu'on puisse donner à l'activité littéraire en tant que telle... Du reste, n'est-ce pas exactement ce que je suis en train de faire ici — dans ce Journal de la création qui confère aux pires terreurs de ces dernières années une forme sinon un sens? » [31]*

Ce pouvoir magique de l'écriture qui naît en opposition à un traumatisme, et que Cyrulnik nomme résilience prend corps dans la douleur. La souffrance et la beauté jaillissent simultanément et avec fulgurance. Ainsi Tanathos et Eros s'unissent dans une parfaite harmonie. Après la pluie, c'est le beau temps. De ce fait, la fusion des contraires sera la condition du dépassement, de l'individuation et du salut, grâce au pouvoir de rédemption de l'acte scripturaire qui est un acte générateur et créateur par excellence. On naît dans et par l'écriture:

*« Réparer la brèche pour se réparer, remplir le vide laissé en soi par l'objet arraché, contraint le petit blessé à inventer sans cesse des substituts euphorisants et décevants. La douleur et la beauté naissent dans le même temps, dans le même mouvement, dans le « feu de la création » » [32]*

Huston, face aux affres de son trauma, devait retrouver le fil d'Ariane qui la ferait sortir de ce labyrinthe. Sortie indemne du duel, elle empruntera son chemin de résilience à travers l'écriture. Elle noircira ce blanc en combattant la douleur. N'est-ce pas ces mots qu'on lui a appris à trouver cet aspect à la fois euphorisant et décevant de l'écriture, elle l'expérimente douloureusement et en témoigne :

*« L'écriture qui, elle aussi, si on ne s'en garde pas, peut devenir un cadeau empoisonné? On pense vouloir et pouvoir tout transformer en or, en mots dorés, phrases scintillantes, pages éblouissantes... On s'entraîne, et peu à peu on s'aperçoit que oui, parfois ça marche... Mais le risque qu'on court est de ne plus pouvoir toucher directement ce dont on a besoin : les êtres qui nous sont chers, les choses auxquelles on tient nous deviendraient aussi inaccessibles que la nourriture au roi Midas; à force de tout métamorphoser en écriture, nous serons coupées de la réalité, interdites de vie. » [33]*

## CONCLUSION

Après avoir accompagné Nancy Huston sur son chemin de résilience, il nous apparaît que ses différents traumatismes, notamment celui de l'abandon, étaient l'élément fondateur de son œuvre. Comme toute chose possédant son versant positif et négatif, le traumatisme malgré sa réalité pénible et douloureuse a été la pierre philosophale qui a métamorphosé son calvaire en jouissance artistique :

*« Le fracas devient la valeur de référence  
tatouée dans la mémoire, et désormais tous  
les événements s'y réfèrent inévitablement.  
Pour ceux qui ont surmonté l'épreuve, le  
malheur devient l'étoile du berger qui  
oriente vers le miracle, et l'oxymoron  
exprime comment une souffrance se  
métamorphose en œuvre d'art » [34]*

C'est donc à travers l'écriture que l'auteure affronte ses cauchemars, comble le vide et colmate les fissures qui se sont creusées sur les murs de son existence. Nancy Huston ressemble à ces écrivains de génie qui ont utilisé ce pouvoir créateur afin de convertir le mal en remède. Une force vitale et une exigence intérieure auraient enfanté dans la douleur cette œuvre inouïe qui s'installe magistralement au cœur de la littérature universelle. Le mal se dissout dans le noir de l'encre et le remède émerge dans le blanc de la page.

Dans la souffrance et dans la joie, les chamans de l'acte scripturaire, usant de leur baguette magique, métamorphosent leurs sombres douleurs en belles couleurs. Au-delà d'une expérience individuelle tragique, mais aux promesses illimitées, c'est toute la problématique de la condition humaine et de la création artistique qui est posée, à travers cette grande aventure de l'intelligence et de l'imaginaire qui parvient à s'installer au cœur de la modernité. Il s'agit d'une œuvre qui préfigure un tournant dans la civilisation et annonce de manière prophétique les grandes mutations à l'avenir. Et c'est tout un nouvel humanisme qui commence à se dessiner à l'horizon.

## REFERENCES

- [1] Annie Ernaux, *La Honte*, Paris : Gallimard, 1997, p. 30  
[2] Régine Waintrater, « Le Pacte testimonial », dans *Témoignage et trauma. Implications psychanalytiques*, Jean-François Chiantaretto, Carine Trévisan, Janine Altounian, Régine Waintrater, Philippe Réfabert : Paris, Dunod, Coll. « Inconscient et culture », 2004, pp. 65-97.  
[3] Jacqueline Dujardin- Rousseau, « Trauma », dans *L'Apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Pierre Kaufmann (dir.), Paris

: Larousse-Bordas, 1998, p. 606.

[4] Louis Croc « *Les séquelles psycho-traumatiques de l'accident de la circulation ne datent pas d'hier* », Revue automobile médicale, no 463, Dossier « Route et Médecine », 24. 2006

[5] Jacques Derrida, *La carte postale*, Paris Galilée, 1980, p. 209

[6] Robert Solé, *Le monde des livres*,

[http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/21/l-enfance-n-est-pas-drole\\_1196125\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/05/21/l-enfance-n-est-pas-drole_1196125_3260.html), 21.05.2009 à 13h49

[7] Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, poches, 2002, p. 13.

[8] Nancy Huston, Leila Sebbar, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris. Éditions, J'ai lu, 1999, p.57

[9] Ibid. pp. 85, 86

[10] Catherine Argand, (*Lire*),

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/nancy-huston\\_804287.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/nancy-huston_804287.html), publié le, 01/03/2001 à 00:00

[11] Boris Cyrulnik, 2002. p. 45

[12] Shmuel Trigano, *Le Temps de l'exil*, Paris, édition Rivages, 2005, p.19

[13] Nancy Huston, *Lettres parisiennes*, p. 116-117.

[14] Nancy, Huston *Nord perdu suivi de Douze France*, Arles, Actes Sud, 1999, p.15

[15] Ibid. p, 22

[16] Ibid. p, 19

[17] Ibid. p, 19

[18] Nancy Huston, *Désirs et réalités. Textes choisis 1978-1994*, Babel, 1995, p. 12.

[19] Nancy Huston, *Lettres parisiennes*, p. 101

[20] Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Paris, Editions Odile Jacob, 2001, p. 147

[21] Nancy Huston, *Journal de création*, Paris, Babel, 1990, p. 222.

[22] Nancy Huston, *Âmes et corps. Textes choisis 1981-2003*, Montréal, Leméac et Arles, Actes sud, 2004, p. 23

[23] Nancy Huston, 1990, p. 259.

[24] Boris Cyrulnik, 2002, pp. 174-175.

[25] Ibid. p. 178

[26] Ibid. pp. 19-20.

[27] Sandra, Joxe. 3 Juin 2005. Il faut en finir avec la mythologie de la mère.

Extrait du documentaire “*Conversation avec Nancy Huston.*” Arte.

<http://www.arte.tv/fr/Impression/4982,CmC=879202,CmStyle=265362.html> (12 Juin 2010).

[28] Boris Cyrulnik, 2001, p. 239

[29] Nancy Huston, *Nord perdu*, p. 105

[30] Nancy Huston, *Lettres parisiennes*, pp. 137-138.

[31] Nancy Huston, 1990, p.86.

[32] Boris Cyrulnik, 2001, p. 238

[33] Nancy Huston, *Lettres parisiennes*, p. 152.

[34] Boris Cyrulnik, 2002. p. 21

### **Bibliographie**

Huston Nancy, *Journal de création*, Paris, Babel, 1990

Huston Nancy, *Désirs et réalités. Textes choisis 1978-1994*, Babel, 1995

Huston Nancy, Sebbar Leila, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris.

Éditions, J'ai lu, 1999

Huston Nancy, *Nord perdu suivi de Douze France*, Arles, Actes Sud, 1999

Huston Nancy, *Âmes et corps. Textes choisis 1981-2003*, Montréal, Leméac et Arles, Actes sud, 2004

Cyrulnik, Boris, *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001

Cyrulnik Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, poches, 2002